

la Passion des Couteaux

Depuis 1988

SALONS :

- MILAN
- BLADE SHOW

HISTOIRE :

- L'ART DU COUTELIER AU 18^{ÈME}

VOYAGE :

- PIERRES NATURELLES JAPONAISES
- BLADE CITY

MARQUES :

- LA SAGA GRIPTILIAN
- NOUVEAUX SPYDERCO
- WILDSTEER WX

PORTRAIT :

- PHILIPPE LEMONNIER

PRATIQUE :

- UN OFFICE À LA FORGE
- LE MAGNÉTISME SELON J. JOBIN
- LE MORFALOCK PAR R. DURAND
ET T. SAVIDAN
- UN COUPE-CHOU D'EXCEPTION



COUTELLIA
2012

L 19349 - 112 - F: 10,00 € - RD



Par Francois-Xavier Salle

Tennen toishi, en japonais, signifie : pierre naturelle pour l'affûtage. Il en existe de très nombreuses sortes, même si les sites d'exploitation, autrefois répandus sur tout le Japon, ont considérablement diminué. Les quelques carrières, encore exploitées, se situent principalement dans la région de Kyoto, au sud de Onshu, la plus grande île du pays.

Pour beaucoup d'utilisateurs de couteaux de cuisine japonais, de rasoirs et même de couteaux modernes, ces pierres constituent une sorte de quintessence en matière d'affûtage et exercent un attrait quasi mystique, chez certains. Elles peuvent atteindre des sommets en termes de prix.

J'ai eu la chance, au printemps dernier, à l'heure où finissent de fleurir les sakuraï, cerisiers à fleurs du Japon, de visiter l'une de ces dernières carrières : court récit d'un voyage en remontant le temps...



Le village de Mameoka, à une vingtaine de kilomètres de Kyoto. La carrière Totori Ya est là-haut, dans la montagne.



La maison de la famille Tuchihasi.



Le départ pour la carrière.

Je le disais, des centaines de sites d'exploitation existaient dans le Japon ancien et l'histoire de ces pierres naturelles et de leur utilisation remonte à près d'un millénaire, particulièrement dans la région montagneuse de Kyoto. Les premiers privilèges d'exploitations des carrières remontent au shogunat, sous l'empereur (Shogun) Go Toba Tenno : en 1190, à Tokinari Tozaemon Honma, demeurant à Ukyo-Ku (aujourd'hui, partie de Kyoto).

Les siècles passèrent, jusqu'à l'ère Meiji (1868-1912), pendant lesquels les carrières prospérèrent, les pierres qui en étaient extraites, servant en priorité au polissage et à l'affûtage des lames de sabres (dont elles sont l'un des éléments de leur extrême efficacité). Certaines marques célèbres (chaque exploitant possédait la sienne), comme Mukouda ou Nakayama, remontent à plusieurs siècles. En 1877, 173 carrières et leur marque correspondante, furent répertoriées. A partir du début du vingtième siècle, la surexploitation des carrières vit de nombreuses veines se tarir. Le déclin était en marche (sous l'ère Meiji, le port du sabre en public fut proscrit) et au début des années 60, avec l'industrialisation du Japon et la mise au point des pierres synthétiques, les tennen toishi devinrent obsolètes et d'un prix de revient trop élevé.

Aujourd'hui, les carrières encore en activité, la plupart du temps, exploitées par une seule personne ou une seule famille, se comptent sur les doigts d'une seule main... dans tout le Japon.

Un peu de minéralogie

Les tennen toishi sont extraites d'une chaîne de montagnes (s'élevant entre 400 et 800 mètres) constituant l'épine dorsale de l'île de Onshu : la ceinture de Tanba-Mino, dont la constitution date de la fin du jurassique (environ 150 millions d'années). Elle est composée de roches calcaires, de silice (résultant de la fossilisation de plancton), de quartz très fins, de sidérite, de pyrite...

Ces pierres japonaises sont issues des sables agglomérés, provenant du super continent Pangaea, poussés par la dérive des continents à raison de 2 ou 3 centimètres par an et ce, pendant des millions d'années. Il arrive que l'on trouve des fossiles.

Il existe de très nombreuses variétés de pierres japonaises pouvant être utilisées pour l'affûtage des couteaux et outils. On pourra, cependant, retenir trois grandes catégories (les polisseurs de sabre en utilisent un plus grand nombre).

Arato : pierres de dégrossissage ou de « dérouillage », également utilisées pour refaire un fil très abîmé. Il n'y a pas d'indication en termes de granulométrie, comme pour les pierres synthétiques, mais le grain d'une Arato, pourrait correspondre à un grain de 280 à 500. Ce sont des pierres assez tendres.

Nakato : il s'agit de pierres intermédiaires, les plus utilisées, notamment dans les fermes, pour l'affûtage des outils. Ce



Un simple grillage barre l'accès à la carrière.



Le chemin, ouvert entre les cèdres, permet à peine le passage de la camionnette.



Une petite demi-heure de marche...



Et nous accédons à la carrière.



Ce tunnel a été creusé par les ancêtres de Tuchihasi san.



On n'y tient pas debout.



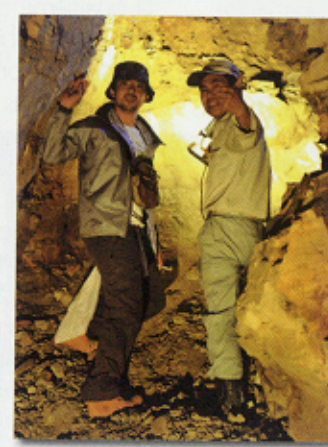
Une première « chapelle », dont le plafond équivalait pour certains, à celui de la Sixtine !



Tout est fait sans l'aide de moyens mécaniques : marteau et barre à mine.



Quelques blocs sont détachés : du travail pour la semaine.

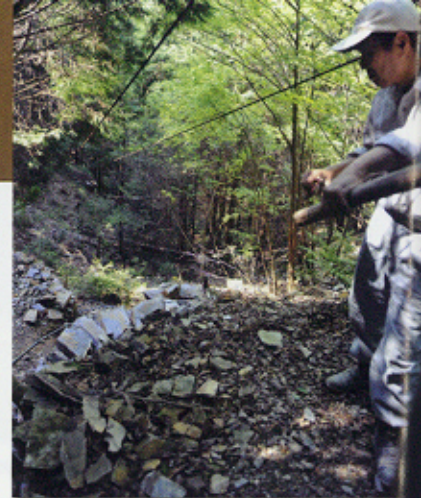


La sortie, par la troisième « salle », donnant sur le sommet de la montagne. Notre guide Noriyuki San et Tuchihasi San, nous devançant.





De cette veine, aujourd'hui tarie, l'aïeul de Tuchihasi San, a extrait, à partir de 1877, des pierres awasedo très recherchées par les polisseurs de katana.



La « récolte » de la journée, quelques dizaines de kilos, est chargée sommairement dans le filet : le câble les conduira jusqu'à la camionnette.

De nombreux cerfs sika, peuplent la forêt.



Tuchihasi san a de quoi travailler pendant encore quelques années.

sont des pierres, telles qu'on en trouve sur toute la surface de la planète (comme nos pierres des Pyrénées ou la bleue de Belgique). Le grain correspondrait à une fourchette de 1000 à 4000.

Awasedo : la quintessence, la voici. Une pierre d'un soyeux et d'une finesse extrêmes, composée majoritairement de quartz et de silice, réservée à la finition des hocho ou à l'affilage des rasoirs japonais (kamisori) ou bien des coupe-chous à l'occidentale, pour les plus dures d'entre elles. Les plus tendres sont réservées aux lames en aciers modernes, à forte teneur en chrome. Cependant les affûteurs japonais (Shokunin), considèrent que les pierres naturelles japonaises ne sont pas idéales sur les lames des couteaux modernes (japonais ou occidentaux), leur préférant les pierres synthétiques, agglomérées et autres céramiques, qu'ils ont très largement adoptées.

Là encore, pas de granulométrie précise, mais il est considéré que le grain d'une awasedo peut s'étendre de 6000 à plus de 15.000. Les plus fines awasedo furent et demeurent très recherchées par les polisseurs de sabres japonais.

Nakato et awasedo gagnent à être nettoyées à l'aide d'une petite pierre à grain fin nommée nagura. J'utilise, pour ma part des morceaux de cotiche jaune de Belgique, provenant de pierres cassées. Cette nagura permet de nettoyer la pierre, mais également de constituer une « boue » lubrifiante, constituée de particules « neuves », plus agressives, dont elle favorise le décollage de la pierre mère. La nagura permet l'élimination des particules dures, à la surface de la pierre, qui peuvent occasionner de fines rayures sur la lame. Cette boue fera également en sorte qu'une lame ne glisse pas (donc, sans être affûtée) sur une pierre trop dure.

Contrairement aux pierres plus grossières, les awasedo ne demandent pas à être immergées dans l'eau, mais simplement humectées régulièrement sur toute leur surface.

Oui, je ne vous l'ai pas dit, mais ces pierres naturelles s'utilisent exclusivement à l'eau !

La carrière de Totori Ya

Il s'agit de celle que nous avons visitée, située à une vingtaine de kilomètres, au nord de Kyoto. Dans la commune de Kameoka, un village entouré de montagnes, recouvertes de forêts de cèdres japonais. Et dans la plaine, des jardins maraichers et des rizières... Cerfs et sangliers peuplent les bois et quelques salamandres géantes sont parfois aperçues dans la rivière (andrias japonicus, qui mesure jusqu'à 1,50 mètre et peut vivre 80 ans) et dont l'existence remonte au jurassique, comme les pierres Totori Ya.

Là, vivent une cinquantaine de familles, dont beaucoup tiraient autrefois leur mode de subsistance du travail dans les carrières avoisinantes. Aujourd'hui, la plupart de ces familles se sont reconverties dans l'agriculture.

Youzou Tuchihasi vient de fêter son soixante et unième printemps et il est vaillant ! Il est l'un des derniers exploitants d'une carrière de pierres naturelles, située là-haut, sur la montagne Ootami, à quelques 700 mètres d'altitude.

Tuchihasi San exploite tout seul la carrière Totori Ya, héritée de ses ancêtres et ouverte sous l'ère meiji, en 1877. Il représente la quatrième génération et il n'est pas certain que son fils reprenne sa suite.

La carrière donne exclusivement des pierres awasedo, portant les noms des différentes veines : Maruoyama, Ipponmatu (pin solitaire), Ashiya, Yatuo...

Nous sommes quatre en tout, direction, la carrière : mon guide et moi, montons sur le plateau de la camionnette. Après quelques kilomètres, un simple grillage au bout d'un chemin, c'est l'entrée de la propriété, au sommet de laquelle se trouve la carrière. Encore quelques centaines de mètres, sur un chemin se faufilant entre les cèdres et la camionnette s'arrête. Le reste se fera à pied : une demi-heure de marche, pour un dénivelé de deux cents mètres, presque une promenade de santé, que Tuchihasi San accomplit une fois par semaine.

La carrière n'est pas à ciel ouvert, mais se situe dans la mon-



Décrassage à l'herminette (haturi).



Délicate opération de calibrage, à la scie circulaire (ikishij).



Polissage par inertie sur le «enban», à l'aide de poudre d'émeri.



Celle-ci est une jaune, de la veine « grotte jaune ».

Chaque toishi est marquée : marque de fabrique, couleur et nom de la veine.



Les pierres sont stockées sur des claies. Beaucoup valent plus de 500 euros.





Les deux plus grosses pierres descendues de la carrière.



Ma petite sélection.



Les plus précieuses, les plus rares, sont exposées à l'intérieur de la maison.

tagne, à quelques mètres de son sommet. Pour y accéder, nous empruntons un petit tunnel, creusé par les ancêtres de Tuchihasi San : on n'y tient pas debout. Et après quelques mètres assez inconfortables, dans une atmosphère saturée d'humidité, nous débouchons sur une première « chapelle », pas une cathédrale, mais bien une simple chapelle...

Tuchihasi San n'avait pas fait le plein de son groupe électrogène et après à peine quelques minutes d'émerveillement : plus de lumière ! Ce qui nous donna une occasion inespérée de demeurer dans le noir complet et un silence ponctué de quelques clapotis... Et la lumière fut !

Tuchihasi San se mit en demeure de nous montrer comment il procédait, avec un outillage des plus simples : une masse (genno), un fort marteau (setto) et des barres à mines (ya, qui signifie aussi « flèche », rien de plus. Et la force de ce petit homme sec.

Il détacha quelques gros blocs d'une pierre jaunâtre. Dans une autre « salle », les veines semblaient plus rouges et dans une troisième, elles tiraient sur le bleu.

Il vient ici, une fois par semaine et extrait à la main, après un tri consciencieux, quelques dizaines de kilos de pierres brutes, qu'il descend dans la vallée à l'aide d'un simple filet supporté par un câble, se frayant un chemin entre les arbres. Il les récupère juste à côté de sa camionnette et les emporte dans son atelier : il a de quoi travailler pendant les autres jours de la semaine... Et ainsi va sa vie, depuis quelques quarante années. Tuchihasi San est un homme heureux.

Vient ensuite le travail de « décrassage » des pierres brutes, à l'aide d'une sorte d'herminette (haturu), puis le calibrage à la scie circulaire (cette opération s'appelle likishi), vient enfin, le

polissage, par inertie sur un plateau tournant (enban) enduit de poudre d'émeri, arrosé sans cesse. Parfois, en sort un trésor : une pierre d'exception, que Tuchihasi San vendra à un collectionneur (il y en a) ou un de ses clients Shokunin.

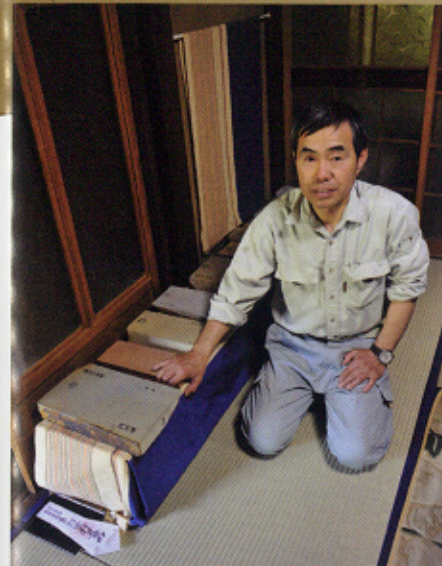
Les pierres sont ensuite classées par taille et qualité, puis marquées (couleur, nom de la veine et marque de fabrique). Dans sa salle d'exposition, les pierres sont délicatement stockées, par taille et gamme de prix, et certaines dépassent les mille euros. Mais la plus belle pierre est dans la maison, auprès de quelques autres : immense, d'un bleu pâle, la perfection, selon lui, qu'il me dit ne pas vouloir laisser à moins de quinze mille euros ! Oui, vous avez bien lu.

Ici, il n'y a pas de pierres bon marché, les bonnes awasedo deviennent rares et sont d'une exploitation très coûteuse et à très faible rendement.

Tuchihasi San assure lui-même la commercialisation de ses toishi, auprès de clients affûteurs, couteliers ou grossistes et il reçoit quelquefois la visite de cars remplis de touristes, auxquels il vend le tout venant (généralement des awasedo de petite taille avec quelques défauts).

Quelle merveilleuse journée ! Avant de repartir pour la gare, nous faisons une petite halte dans le vieux temple qui jouxte la maison et devant lequel trône un magnifique cèdre japonais, vieux de plus de mille ans, qui a été sacralisé par les moines du temple.

Ici, il n'y a pas de clôture, pas de portail, les gens nous sourient et nous saluent, la vie coule lentement et calmement.



Pierres pour collectionneurs... La plus grosse, devant sa main, Tuchihasi San ne la vendra pas à moins de 1,700,000 yen (environ 17,000 euros) !



Préparation de la « boue », à l'aide d'une nagura : la lame accrochera mieux sur la pierre dure.



Les outils que Tuchihasi San préfère affûter, sont les kiridachi, forgés par ses clients.



Eau purificatrice, à l'entrée du vieux temple de Kameoka.



Le résultat est probant.



Ce cèdre japonais, vieux de près de 1000 ans, a été sacralisé par les moines du temple.